



CONTES DE JUILLET

Un film de
GUILLAUME BRAC

PRESSE - KARINE DURANCE

23, rue Henri Barbusse 92110 clichy
durancekarine@yahoo.fr
Tél. : 06 10 75 73 74

DISTRIBUTION FRANCE - LES FILMS DU LOSANGE

22, avenue Pierre 1er de Serbie - 75016 Paris
Tél. : 01 44 43 87 15 / 16 / 17
www.filmsdulosange.fr

SORTIE LE 25 JUILLET 2018

bathysphere présente

Locarno Festival
Official selection

Contes de Tuillet

Un film de Guillaume Brac

avec Hanne Mathisen Haga, Lucie Grunstein, Milena Csergo,
Andrea Romano, Sipan Mouradian, Jean Joudé, Roman Jean-Elie,
Salomé Dienis Meulien, Théo Chedeville, Kenza Lagnaoui.

2018 / France / Couleur / 70 mn

*Photos et Dossier de presse téléchargeables sur
www.filmsdulosange.fr*



Synopsis

Paris et sa banlieue. Cinq filles, cinq garçons. Deux histoires. Un jour d'été.

Premier conte - L'Amie du dimanche

Milena et Lucie, deux collègues de travail, profitent d'un dimanche ensoleillé pour aller se baigner sur l'île de loisirs de Cergy-Pontoise. Leur rencontre avec un agent de prévention très entreprenant met à mal leur amitié naissante.

Deuxième conte - Hanne et la fête nationale

Tandis que les festivités du 14 juillet battent leur plein, Hanne, une étudiante norvégienne, se trouve successivement aux prises avec trois hommes. Tout ce petit monde passe la soirée ensemble à la Cité Universitaire.

Entretien

avec Guillaume Brac

Les deux films sont nés d'un atelier d'été avec les étudiants de deuxième année du Conservatoire. Comment êtes-vous arrivé sur le projet ?

Par la comédienne et réalisatrice Maryline Canto, qui enseigne au Conservatoire. C'est elle qui m'a proposé de prendre en charge la moitié de la promotion, seize étudiants, pendant trois semaines, au mois de juillet 2016, pour les faire travailler devant la caméra. J'étais très libre quant à la forme que pouvait prendre cet atelier, la seule exigence était d'obtenir une trace filmique, quelle qu'elle soit. Néanmoins, je savais que la directrice, Claire Lasne-Darcueil, avait depuis un moment le rêve d'un film tourné

au sein du Conservatoire, ce que le cinéaste René Féret avait commencé à envisager avant sa mort. J'ai reçu cette proposition fin avril à un moment où je ressentais un besoin presque impératif de tourner quelque chose durant l'été. Un projet de long-métrage sur lequel je travaillais depuis longtemps venait d'être décalé, pour des raisons de financement, et j'étais très heureux, très excité de cette opportunité tombée du ciel. J'avais un petit budget alloué par le Conservatoire, Nicolas Anthomé (bathysphere), qui avait déjà produit mon documentaire *Le Repos des braves*, s'est tout de suite montré intéressé. J'avais presque envie de me lancer dans un long métrage.

Qu'est-ce que vous aviez envie de filmer à ce moment-là ?

On était dans une période très particulière et assez exaltante, avec *Nuit Debout* et le combat contre la loi Travail. J'ai d'abord eu l'idée d'un film autour de la parole politique. Mais je me suis très vite rendu compte que je ne parviendrais pas à écrire un récit choral satisfaisant avec seize personnages en quelques semaines. Sans même parler du défi de filmer pour la première fois des comédiens que je ne connaissais pas, que je n'avais pas choisis. J'ai alors mis en place avec ces derniers un dispositif qui s'est avéré très précieux. Je suis allé chez chacun d'entre eux et je les ai interrogés sur leur parcours, leurs rêves, leur rapport à la politique, leur vie sentimentale. Ils m'ont fait confiance et m'ont répondu avec beaucoup d'honnêteté. Cela m'a permis de créer un lien plus intime avec eux et de ne pas construire des personnages au-dessus du



vide. J'ai également décidé de découper l'atelier en trois temps et donc trois films, de travailler avec des petits groupes plutôt qu'en troupe, diviser la difficulté en quelque sorte. Au même moment, j'ai eu l'intuition qu'il fallait que je parte des lieux, comme je l'avais fait pour mes films précédents. Connaître à fond mes décors, à défaut de bien connaître mes acteurs...

La précision de votre mise en scène tient d'ailleurs à l'unité des lieux...

Oui, et c'est d'ailleurs pour cette raison que le film réalisé durant la première semaine n'est pas assez abouti. Il est trop itinérant, trop éclaté. Il nous a permis de prendre nos marques, mais il n'a pas la cohérence des deux autres, et j'ai pris la décision de ne pas le montrer à l'extérieur du Conservatoire. Pour *L'Amie du dimanche*, j'ai choisi la base de loisirs de Cergy-Pontoise, un lieu qui m'est cher, lié à la fois à mon enfance et au cinéma de Rohmer. J'avais déjà l'idée d'y tourner un jour un documentaire (*L'Île au trésor*, tourné à l'été 2017 et qui sort en salles le 4 juillet 2018, ndlr), et je me disais que ce tournage de fiction pouvait constituer une sorte de repérage, de répétition. Pour *Hanne et la fête nationale*, j'ai choisi la Cité Universitaire à Paris, un lieu qui, en plus de se trouver à deux cents mètres de chez moi, m'avait toujours intrigué et me semblait le décor idéal pour des jeux de séduction entre étudiants. Plus précisément le pavillon norvégien, où vivait alors Hanne, la comédienne.

Quelle méthode avez-vous mise en place pour pouvoir tourner chaque film en cinq jours ?

D'un point de vue technique, nous nous sommes retrouvés dans une configuration très minimaliste : trois techniciens, une petite caméra numérique, un pied, un micro. Quelque chose de très primitif. Comme j'avais du mal à rédiger des dialogues, faute de temps et d'une familiarité suffisante avec mes comédiens, je me suis contenté d'écrire une trame narrative pour chaque film, que je leur ai proposée. On a par la suite enrichi ces canevas ensemble, cherché des idées de situations, certains comédiens ont écrit des bribes de dialogues. Le premier jour de chaque semaine était consacré aux costumes, aux ajustements de scénario et on commençait à tourner le deuxième jour. Rapidement, un principe d'improvisation dirigée s'est mis en place. Pour *L'Amie du dimanche*, j'avais choisi Milena et Lucie, qui sont très proches dans la vie. J'avais envie de romancer la naissance de leur amitié telle que je pouvais la fantasmer. Milena et Lucie ont écrit certains de leurs dialogues, mais c'était très largement improvisé. Ce qui a souvent donné des choses très belles et étonnamment précises, comme cet échange dans le RER où ce qu'elles se disent révèle beaucoup de la teneur de leur relation et de leurs personnalités respectives. Pour casser leurs habitudes théâtrales, je m'étais dit qu'il était important d'emmener les étudiants loin du Conservatoire. Lucie m'a d'ailleurs confié qu'il était très agréable de jouer dehors, de sentir le vent, le soleil, et que c'était la première fois qu'elle en faisait réellement l'expérience. Dans la scène avec l'escrimeur, je trouve qu'il y a une grâce dans son jeu, qui vient de là, de cette communion avec ce

qui l'entoure. Pour Hanne, j'ai tiré parti du fait que les comédiens se connaissaient très bien, qu'ils avaient l'habitude de jouer ensemble. Dans les scènes à quatre ou cinq, comme celle au chevet de Roman par exemple, ils savent s'écouter, se passer la parole, de sorte que l'improvisation est fluide, pas cacophonique. Andrea et Hanne étaient très amis pendant l'année, et ils ont très intelligemment pris en charge, dans la fiction, la fin de leur amitié.

Si les dialogues sont improvisés, la mise en scène ne l'est pas. Au contraire, vous portez une attention particulière à vos cadres.

J'avais vu beaucoup de films de John Ford au cours des mois qui avaient précédé le tournage. Avec Alan Guichaoua, mon chef opérateur, nous adorions ces panoramiques, en apparence très simples, qui permettent de filmer des personnages dans un espace, que l'on découvre en les suivant. Il y a un plan en particulier dont je suis assez fier dans *L'Amie du dimanche*, celui où Kenza accompagne les filles à la zone de baignade, puis a un petit geste tendre pour Jean, qui reste ensuite seul dans le cadre et regarde hors-champ en direction des deux filles. Tous les enjeux sont résumés en un plan, au milieu de la foule et sans regard caméra ! A chaque fois qu'on pouvait faire une scène en un seul plan, on choisissait la simplicité, l'économie. Il y a donc beaucoup de plans séquences dans les deux films, comme celui de la drague dans la rue de Hanne. On a fait treize prises, en affinant au fur et à mesure, jusqu'à la dernière qui s'est avérée être la meilleure.



Si *L'Amie du dimanche*, dès son titre, évoque Rohmer, *Hanne et la fête nationale* se situerait plutôt du côté de Hong Sang-soo, avec ce marivaudage qui se noie dans l'alcool. C'était une référence, un cap ?

Oui, d'ailleurs au départ le film devait s'appeler *Hanne et les hommes* (Hong Sang-soo a réalisé *Haewon et les hommes* en 2013, ndlr). J'aimais l'idée d'une intrigue très simple, non dépourvue de trivialité, traversée de tentatives de séduction un peu pathétiques, à la lisière du harcèlement. En pensant le film, au départ, je voyais Hanne comme un personnage assez pur et naïf, dépassé par l'étrange pouvoir de séduction qu'elle exerce sur les hommes. En le montant et en le montrant, je me suis rendu compte qu'Hanne était plus ambiguë que cela, moins innocente. Dans les deux films, il y a une dimension de conte moral, avec un retournement émotionnel à la fin. Ceux que l'on croyait forts se révèlent faibles, et vice versa.

La longue scène de soirée qui est le point d'orgue d'*Hanne et la fête nationale* était un défi ?

Oui, nous l'avons tournée en une seule nuit, après l'avoir répétée la veille, ça représente presque quinze minutes de film ! Il y a cette chanson politique de mai 68 qu'Andrea m'avait chantée lors de notre première rencontre, *Chacun de vous est concerné* de Dominique Grange. Elle m'avait d'abord fait rire – l'accent italien d'Andrea y était sans doute pour quelque chose – puis vraiment touché. Je sentais qu'elle résonnerait discrètement avec ce mois de juillet 2016 et le souvenir tout frais de Nuit

debout. Je savais également que Sipan, qui joue le pompier, avait un rapport fort à la danse, et que c'était lui, au sein du groupe, qui pouvait le mieux incarner une fonction, une profession, jouer autre chose qu'un étudiant. J'avais envie de filmer la rencontre entre deux mondes, avec ce qu'elle peut avoir de beau, de réjouissant – l'ouverture, la curiosité réciproque, tout un symbole un soir de 14 Juillet - mais aussi de plus malaisant, quand l'alcool aidant, ces jeunes bourgeois forcent la main à Sipan, lui intimant presque l'ordre de danser pour eux, en dépit de ses réticences. Une forme de violence de classe. J'ai été très impressionné par la façon dont les comédiens ont écrit la scène sur le plateau, au fil des prises, et en particulier par Hanne. On croit vraiment à son ivresse triste. Il faut dire ici que nous avons tourné cette séquence le lendemain du 14 juillet 2016, donc des attentats de Nice. La veille, après le tournage, Hanne s'était rendue à un bal des pompiers avec les autres comédiens et avait été saisie d'une crise de panique en apprenant ce qui s'était passé à Nice. La soirée s'était très mal terminée, Hanne et Andrea étaient rentrés malades et éclopés, le premier assistant s'était battu dans la rue. Le lendemain matin, les comédiens étaient démobilisés, moi-même je n'avais plus vraiment le cœur à tourner. C'est mon chef opérateur qui m'a convaincu de terminer le film malgré tout. Les acteurs étaient dans un état très particulier, Hanne était dans le souvenir de son ivresse triste de la veille, tout cela a concouru à cette vérité qui traverse la scène.





L'attentat de Nice, c'est le documentaire qui court-circuite complètement la fiction. Ça a été difficile de trouver comment l'intégrer à Hanne ?

Oui, à chaud, je ne voyais pas comment évoquer l'attentat, je trouvais ça un peu opportuniste et malsain. On a décidé de ne pas l'intégrer à la scène, d'essayer de tourner comme si de rien n'était, même si chacun était habité par la soirée de la veille. C'est au montage que j'ai compris qu'il était impossible de traiter ce 14 juillet normalement. D'autant que la crise de larmes de Hanne était très liée à l'attentat, bien plus qu'à ses déboires affectifs. Avec Louise Jaillette, ma monteuse, on a superposé le son des informations aux images d'Hanne qui pleure. C'est une manipulation, mais une manipulation honnête, puisqu'elle avait vraiment vécu l'annonce des attentats la veille et qu'elle en était encore totalement imprégnée.

Lorsqu'elle quitte la cité universitaire, l'été semble terminé, alors même qu'il ne fait que commencer.

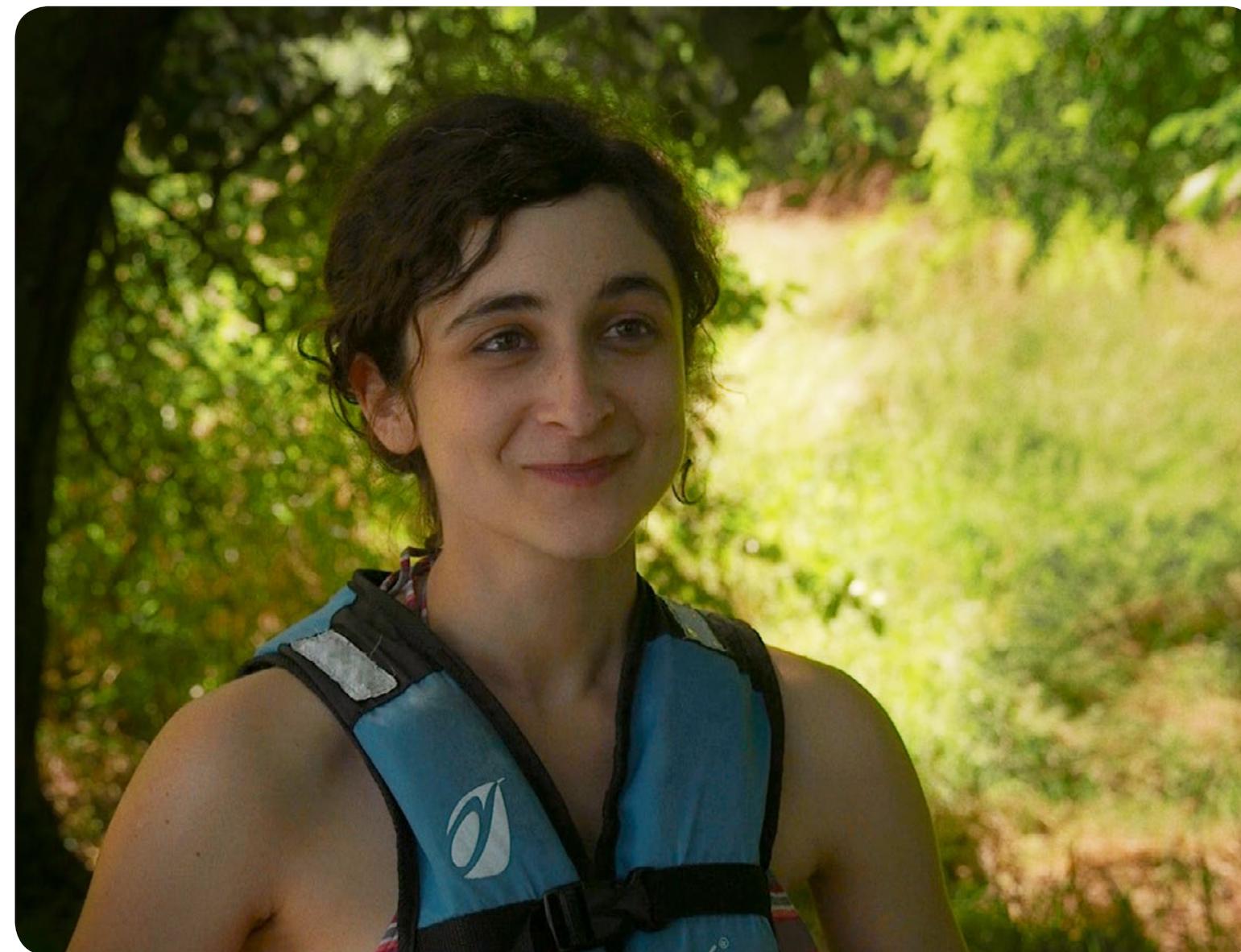
Oui, c'est pour cette raison que j'ai choisi de montrer les deux films dans cet ordre. Dans *L'Amie du dimanche* je voulais qu'on sente la plénitude d'une longue journée d'été, avec la bonne fatigue du retour, les peaux rougies par le soleil, les yeux qui se ferment. À la fin de *Hanne*, on sent que c'est vraiment fini, le marivaudage a cédé la place au réel, il se passe des choses en dehors du champ du film qui rendent tout le reste dérisoire. Il y a une expression de la journaliste que l'on entend en off qui me touche beaucoup : « Il y a plus grave plus loin ». C'est exactement ça. La chanson

de Richard Hawley qui accompagne Hanne lorsqu'elle s'éloigne vient renforcer cette atmosphère glacée. Il chante d'ailleurs ces mots : « your heart is frozen ».

Addendum : vous avez terminé à présent votre long-métrage documentaire *L'île au trésor*, qui sort le 4 juillet, soit trois semaines avant les *Contes de Juillet*, comment voyez-vous l'articulation entre ces deux films ?

J'aime beaucoup l'idée que ces deux films sortent de façon rapprochée. Je vois de nombreux liens entre eux. Ce sont bien sûr deux films d'été. Deux films légers, insoucians, glissant petit à petit vers plus de gravité, rattrapés par les tumultes du monde. Deux films sur la jeunesse aussi. Car même si *L'île au trésor* met également en scène des protagonistes plus âgés, ces derniers semblent tous hantés par les souvenirs de leur jeunesse. Enfin, ils sont évidemment liés par ce décor de la base de loisirs de Cergy, où se déroule l'un des deux Contes. C'est un peu comme si le documentaire était le hors champ de la fiction, toute cette vie que l'on ne fait qu'entrevoir au détour de quelques plans dans *Les Contes de Juillet* forme la matière même de *L'île au trésor*. J'aurais été très frustré de ne pas la capter, car c'est justement ce qui m'avait mené à ce lieu. Ça a d'ailleurs été une expérience particulièrement troublante de voir la réalité me proposer un an plus tard, une situation presque identique à celle que j'avais imaginée dans la fiction, avec ces deux jeunes femmes, venues passer une journée d'été sur la base, entraînées dans ses recoins secrets par un employé, le soir, après la fermeture. Comme si la fiction tendait vers le réel, et le réel vers la fiction !

Propos recueillis par Laura Tuillier



Biographie

Guillaume Brac

Diplômé de la Fémis en production, Guillaume Brac travaille d'abord à sa sortie de l'école comme assistant-réalisateur, notamment sur les films *Parc* de Arnaud des Pallières et *Un baiser s'il vous plaît* d'Emmanuel Mouret. Il co-fonde la société Année Zéro avec laquelle il réalise et produit un court-métrage *Le Naufragé* en 2009, puis un moyen-métrage *Un monde sans femmes* en 2011, primé dans de nombreux festivals en France et à l'étranger. En 2012, ces deux films, réunis en un seul programme, sortent en salles

en France où ils rencontrent un important succès critique et public, puis en Belgique et au Japon. En 2013, Guillaume Brac réalise son premier long métrage, *Tonnerre* (Rectangle Production), présenté en Compétition Officielle au Festival de Locarno et sorti en salles en janvier 2014. Il réalise ensuite un moyen métrage documentaire *Le Repos des braves* (bathysphere) présenté en 2016 au FID Marseille et diffusé sur Ciné+. Après *Contes de juillet*, présenté à Locarno en 2017, et dont la première partie se déroule à la base de loisirs de Cergy Pontoise, il retrouve ce décor pour *L'Île au trésor*, long métrage documentaire. *L'Île au trésor* et *Contes de juillet*, tous deux produits par bathysphere et distribués par Les Films du losange, sortent en salles au mois de juillet 2018.

Filmographie

2018	<i>l'Île au trésor</i> <i>Contes de juillet</i>
2016	<i>Le Repos des braves</i> - documentaire
2013	<i>Tonnerre</i> - long métrage
2011	<i>Un monde sans femmes</i> - court métrage
2009	<i>Le Naufragé</i> - court métrage



Fiche artistique

Première partie

‘L’Amie du dimanche’

Miléna Csergo
Lucie Grunstein
Jean Joudé
Kenza Lagnaoui
Théo Chedeville

Deuxième Partie

‘Hanne et la fête nationale’

Hanne Mathisen-Haga
Andrea Romano
Sipan Mouradian
Salomé Diénis Meulien
Roman Jean-Elie

Fiche Technique

Idée originale et scénario

avec la collaboration de

Mise en scène

Produit par

Image

Son

Assistants à la mise en scène

Directrice de production

Montage

Assistante montage

Montage son

Mixage

Étalonnage

Guillaume Brac

Anne Brouillet

Guillaume Brac

Nicolas Anthomé

Alan Guichaoua

Emmanuel Bonnat

Vivien Paul

Soizic Perrodou

Louise Jaillette

Muriel Bucher

Emmanuel Bonnat

Julien Roig

Gadiel Bendelac





UNIVERSITÉ DE PARIS
Maison de
NORVÈGE

AVENUE
H. BACHELARD

bathysphere

CONSERVATOIRE
NATIONAL
SUPÉRIEUR
D'ART
DRAMATIQUE

Locarno Festival
Official selection

PROCIREP

ANGOA

Île de France

CNC

Seine-Saint-Denis
LE DÉPARTEMENT